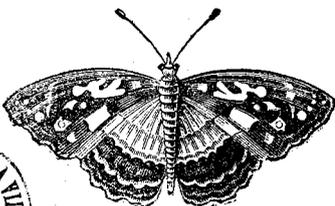


Ce Journal paraît les mardis et samedis. Le prix de l'abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, et 20 fr. pour l'année. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, chez M. Gœury, au Cabinet littéraire, place des Célestins, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez MM. Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Jacquand, quincailler, place de l'Herberie; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie, n° 5; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,

Journal des Dames,

des Salons, des Arts, de la Littérature, des Théâtres, et des Modes,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ
D'HOMMES DU MONDE, D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES.

MICHEL.

C'est un bien pauvre diable que ce Michel! — Pour toute fortune il a une lettre de femme. — Et quand il a baisé cette lettre et qu'il sent battre son cœur, sa pensée s'agrandit, son imagination embrasse le monde, et Michel se demande alors ce qu'il lui manque pour être éligible.

Il est original, Michel!

Et sa lettre de femme? — Encore si c'était un billet au porteur, une créance sur l'état? — Mais, bah!... cinq ou six lignes d'encre bleue, — toutes ridées sous des taches de larmes, — pas autre chose!

Il n'est pas ambitieux, ce pauvre Michel.

Ambitieux, non! — mais amoureux, oui! — oh! il aime, celui-là! Et si le cœur lui vient à la bouche quand il parle de sa maîtresse, si ses joues de vingt ans sont jaunes et caves, — c'est qu'il a passé plus de nuits à pleurer qu'à jouer avec des rêves d'or. — Car il pleure, mon pauvre Michel. Il a ce ridicule-là, et beaucoup d'autres encore.

Il y a quelques jours que, dans un moment d'ennui, il lui vint à l'idée de jouer sa vie à croix ou pile: — Pile, pour la mort!...

Ce fut pile!

Alors il alla voir pour la dernière fois la femme qui lui avait écrit. — Et en sortant, il lui dit: « Adieu! »

Oh! cet adieu était comme une révélation!

On eût dit que ce mot lui avait écrasé l'âme. — Et il pleura encore.

Sa maîtresse, de son côté, semblait tenir deux larmes en réserve.

Michel eût bien voulu les recueillir avec ses lèvres; mais elle ne lui avait écrit qu'une fois, et Michel n'osa pas; car Michel est timide, parce qu'il est amoureux.

« Qu'il est simple! » pensa la femme.

Et Michel partit.

Le soir, il avait dit adieu à tout le monde. Il avait bourré un pistolet avec une moitié de sa lettre de femme; l'autre moitié, il l'avait avalée.

Et il allait lâcher la détente, lorsqu'il sentit quelque chose de froid comme des lames de fer, qui lui parcourait la surface du corps. C'était une sueur affreuse, paralysante.

Et Michel n'eut plus de force. — Il s'était souvenu de sa mère!

Alors il se leva comme un damné. Sa bouche grimaça un sourire satanique, et l'on entendit une détonation dans l'air.

Un homme dansait au milieu de la fumée de poudre; — c'était une danse infernale, avec des rires, de ces longs rires qui glacent et font peur.

C'était encore ce pauvre Michel!

Puis, comme il y avait bal ce jour-là, Michel, qui ne voulait plus se tuer, alla au bal pour se distraire.

Il n'avait fait part à personne de son funeste projet. — Mais il paraît que sa maîtresse l'avait bien compris; — car — elle aussi était venue au bal, et avait raconté l'aventure de Michel à toutes les danseuses.

Tout le monde pensait donc que Michel était mort.

Et quand elle le vit entrer, — elle devint toute pâle; — ses deux bras tombèrent des bras de son valseur, — ses lèvres se crispèrent, — elle semblait dépitée.....

« Comment!.... c'est encore vous? » dit-elle...

Un moment après, je la vis qui tournait de nouveau, toute riieuse, au milieu d'une valse.

Et le lendemain je rencontraï Michel; — le malheureux pleurait encore. — Il pleurera long-temps!

L. A. B.

Nous nous étions empressés d'emprunter au *Sémaphore* de Marseille la pièce si fraîche et si suave par laquelle M. de Lamartine a signalé son départ de France. Nous espérons être les premiers à faire connaître à nos lecteurs un morceau de poésie si remarquable, mais cette espérance a été déçue. Un journal de cette ville a été aussi sensible que nous aux charmes de cette ravissante production, et il s'est empressé d'en enrichir ses colonnes ordinairement consacrées à des choses plus sérieuses. Nous n'en persisterons pas moins dans notre première intention, et nous croyons être agréables à nos lectrices en leur donnant aujourd'hui les moyens de conserver, pour le relire plus d'une fois, une des plus belles pages de leur poète favori.

Adieu.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages
Tant de doux avenir, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans,

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor,
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel:

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon.
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asyles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père entouré de nos douces images
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,

Et prie en se levant le Maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
J'ai des amis dont l'ame est du sang de mon ame,
Qui lisent dans mon ame et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts!

Mais l'ame a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abyme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sur nos toits de la mousse et des nids,
Et des gerbes du champ que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux,
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
Et cependant je pars et je reviens comme eux!
Mais comme eux vers l'aurore une force m'attire,
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable
Le soir au puits d'Hébron de trois palmiers couvert;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit au doux bruit des toiles palpitantes
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire;
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieus,
Sous quel poids de néant la poitrine y respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux!
Je ne sais pas comment au pied d'une colonne,
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmire n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner, au loin, sous mon pied solitaire
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu du fond de ses abîmes
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon ame
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
 Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier ;
 Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines ,
 D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer !
 Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
 Au jardin où , suant sa sanglante sueur ,
 L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
 Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
 Où le pied du Sauveur en partant s'imprima ,
 Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
 Où , de pleurs embaumé , sa mère l'enferma ;
 Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
 Aux lieux où , par sa mort conquérant l'avenir ,
 Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde ,
 Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
 Quelque reste de jours inutile ici-bas ;
 Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
 L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas !
 L'insensé ! dit la foule. — Elle-même insensée !
 Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu.
 Du barde voyageur le pain , c'est la pensée ;
 Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc , mon vieux père , adieu mes sœurs chéries ,
 Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer ,
 Adieu mes beaux cousiers oisifs dans mes prairies ,
 Adieu mon chien fidèle , hélas ! seul au foyer !!
 Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
 De mon bonheur passé qui veut me retenir.
 Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
 L'heure qui doit nous réunir !

Et toi , terre , livrée à plus de vents et d'onde
 Que le frêle navire où flotte mon destin !
 Terre qui porte en toi la fortune du monde !
 Adieu ! ton bord échappe à mon œil incertain !
 Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
 Qui couvre trône et temple et peuple et liberté ,
 Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
 Ton phare d'immortalité !

Et toi , Marseille , assise aux portes de la France
 Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux ,
 Dont le port sur ces mers rayonnant d'espérance
 S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux ,
 Où ma main presse encor plus d'une main chérie ,
 Où mon pied suspendu s'attache avec amour ,
 Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie ,
 Mon premier salut au retour !

Alphonse DE LAMARTINE.



Un Désir.

J'allai voir Eugène hier matin. Il n'était pas chez lui ;
 on me pria de l'attendre. J'examinai avec une curieuse
 attention sa chambre , et surtout la petite table de bois
 noir sur laquelle il travaille. J'y vis un Christ , une Bible ,
 les Institutions de saint Just , les *Harmonies* , et un vo-
 lume d'anatomie sur lequel était posée une tête de mort ,
 — un crâne bien lisse et bien brillant , ma foi ! et dans
 lequel ses maîtresses de Paris firent souvent pétiller le
 punch , il y a quatre ans. Je feuilletai aussi quelques
 cahiers intitulés *Soluta*. — Ce sont ses pensées de chaque
 jour qu'il écrit sans suite et sans liaison. Il a emprunté
 cette habitude , qui n'est pas sans charmes , aux roman-
 ciers allemands. J'y rencontrai beaucoup de notes de
 philologie , des étymologies en grand nombre , et des dis-
 cussions sur la *perception* et l'*aperception* , sur les *monades*
 de Leibnitz , sur l'Ecclectisme de Cousin , la Raison pure
 de Kant , et le système religieux de Baader et de Lamem-
 nais ; puis , — entre deux dissertations de philosophie
 transcendante , — cette phrase beaucoup moins méta-
 physique : « les femmes sont toujours aimables , même
 quand elles nous trompent ». — Enfin , j'eus la patience
 d'aller jusqu'au bout , et je lus la page suivante que je vous
 donne pour ce qu'elle vaut. Si cette indiscretion vous
 plaît , je trahirai l'amitié une autre fois encore.

« Toujours seul dans la vie ! Mes poèmes restent ina-
 chevés , et mon existence est incomplète comme eux ,
 car je suis seul !

« Mon Dieu , vous savez si souvent je me suis traîné de-
 vant mon lit de genou en genou , si souvent j'ai ouvert ma
 fenêtre pour contempler les étoiles nageant dans le ciel
 bleu , comme des diamants sur un voile d'azur ; si mes
 silences , si mes soliloques vous ont invoqué , si je vous
 ai demandé , des larmes à l'œil et le cœur battant , une
 femme pieuse et aimante , qui vint illuminer mes ténèbres ,
 m'encourager à vivre , relever vers le ciel mon front pros-
 terné , frapper mon ame qui est devenue aride , et en
 faire jaillir des sources profondes et transparentes.

« J'ai parcouru toutes les églises de Lyon ; j'ai passé
 tous les seuils , j'ai touché toutes les colonnes , j'ai foulé
 tous les sanctuaires ; mon œil a glissé dans tous les aus-
 tères réduits consacrés à la pénitence , et je me disais :
 « C'est dans la maison de Dieu , les mains jointes , les
 « genoux en terre , l'eau bénite au front , que je trouverai
 « celle qui aime ; car la religion , c'est l'amour. »

« — Et Pétrarque , mon cher François Pétrarque , n'a-
 t-il pas entrevu un matin , dans l'église de Sainte-Claire ,
 à Avignon , cette Laurette qu'il a immortalisée sous le nom
 plus euphonique de Laure. Je me souviens avec délices
 d'une note latine , charmante comme il en écrivait tou-
 jours , où il cite l'année , le jour , l'heure même où , à
 son retour de Bologne , il commença à voir et à aimer sa
 Laure. Puis , au même jour , à la même heure , quelques
 années plus tard , l'épouse d'Hugo de Sade meurt , et
 l'étoile de Pétrarque s'éteint. — N'y aura-t-il pas pour
 moi un Avignon et une église Sainte-Claire ?

« Oh ! une femme , une amie pour le poète ! une amie
 dont l'ame et la tête soient harmonieuses et musicales ;

une femme pâle et grave, une femme sérieuse, capable de supporter une passion; qui ne se courberait, faible et impuissante, que sous un amour profond et austère; qui s'enivrerait avec lui de poésie et d'air, qui savourerait nos bois, nos montagnes, nos fleurs, nos grottes, et qui endormirait le soir dans la mélodie sa journée et son travail.

« Byron eut un jour le bonheur de trouver ce trésor dans les environs de Venise. Il vécut quelques mois avec M^{me} Guiccioli; et elle, enthousiaste comme Dieu l'avait faite, déconseillait son amant de continuer les octaves de *Don Juan*. Elle avait raison : pourquoi jouer avec la passion?

« Et ce serait beau, n'est-ce pas? entouré d'amours éphémères que l'infidélité et la tombe dénouent, que la mort et l'oubli enveloppent dans leurs linceuls, d'aimer, avec une chasteté qui ne se démentirait pas, une femme dont la lyre retiendrait le nom? Et, à de grands intervalles de temps et de lieux, les deux amants seraient connus et aimés; et tandis que dans le sein de Dieu ils célébreraient leur hymen éternel, la terre accompagnerait de ses bénédictions leur pieuse béatitude.

« Ce serait une vie toute faite, tout arrangée, passée entre la prière, l'amour et la poésie. L'artiste croîtrait en talent et en moralité, comme il croîtrait en bonheur. Une passion vraie donne à la vie, et même au visage, des habitudes graves et nobles. C'est un fleuve profond et large, dont la surface n'accuse aucune agitation, tandis que le ruisseau de la prairie crie sur les cailloux qu'il polit.

« Le style devient alors plus fort, plus durable, il rejette avec dédain ces grands bruits de paroles qui sortent naturellement d'une vie de bruit, puisqu'elle est creuse : il n'aurait que faire de la fraîcheur matinale de ces poésies qui ont l'éclat et le rapide parfum des fleurs, et qui, comme elles, bien vite se fanent et tombent. C'est une littérature de surface, une littérature tout extérieure et qui s'use au frottement. — Avec une passion intérieure et spiritualiste, la poésie revêt dans un calme imposant la noblesse et la sincérité du sentiment qui l'inspire.

« Et cette femme, oh! dites, ne serait-elle pas heureuse? — Dieu, mon père, me donneras-tu cela? Cette vie serait un concert, et le poète et sa bien-aimée seraient les rossignols de la grotte de Rousseau, s'abreuvant de la mousse et du ciel, mêlant leurs chants aux chants des cataractes du monde, et regardant les bateliers vulgaires rouler dans les eaux banales du fleuve! Et tout serait mêlé, ame et corps; poitrine, bras, cou, prendraient le parfum de l'être aimé; et tout serait uni, confondu, même avant l'union plus intime et non redoutée qui s'accomplirait après la mort.

EUGÈNE DUFAITELLE.



BULLETIN DES MODES.

Notre Journal étant spécialement consacré aux dames, rien de ce qui peut les intéresser ne doit nous rester indifférent, et nous prenons d'avance l'engagement de leur signaler toutes les améliorations ou perfectionnements qui pourraient s'introduire à l'avenir dans les nombreux objets de goût consacrés à leur toilette.

Pour commencer, nous leur recommanderons les nouveaux *corsets sans épaulettes*, de la fabrique de M^{me} Morel, artiste en ce genre qui jouit à Paris de la plus brillante réputation, et qui est venue établir à Lyon une succursale de ses ateliers de la capitale. Cette dame, pour satisfaire aux nombreuses réclamations des femmes du monde, qui se plaignaient avec raison de la difficulté de porter des robes décolletées avec les brides de leurs corsets, a inventé des corsets sans brides qui emboîtent la taille avec une si parfaite justesse, qu'ils n'ont plus besoin d'être soutenus sur les épaules, et qu'ils permettent par conséquent d'évaser les robes de bal et de grande toilette, autant que l'on peut le désirer. Ces corsets ont de plus l'avantage de dessiner et d'allonger, pour ainsi dire, la taille de la manière la plus gracieuse; et la taille est, selon nous, pour les dames un des avantages les plus remarquables.

M^{me} Morel fabrique aussi des corsets de tout genre : à la *Marie Stuart*, *élastiques*, et autres; le tout à des prix aussi modérés que les corsets ordinaires. Son arrivée dans nos murs sera donc une bonne fortune pour nos dames, et nous sommes sûrs d'avance qu'elles accorderont à M^{me} Morel la confiance et les suffrages qu'elle a déjà mérités et obtenus des Parisiennes les plus élégantes.

Ses ateliers sont établis rue Saint-Côme, n^o 7, au 1^{er}, où elle a déjà reçu et recevra sans doute encore de nombreuses visites.

Les jardins publics profitent du beau temps si fatal aux théâtres, pour attirer par des attraits de tout genre la population promeneuse du dimanche. Les Montagnes Françaises surtout avaient reçu pour leur dernière fête nombreuse et élégante société. Un joli feu d'artifice a gracieusement terminé la soirée, et cet établissement nous semble mériter à tous égards la faveur que les dames veulent bien lui accorder.

Charade.

Dans mon premier Momus agite ses grelots ;
 Mon second fort souvent aux méchants est utile
 Pour faire à la cour, à la ville,
 Circuler leurs mauvais propos.
 Mon tout vous présente l'image
 De ces esprits légers et vains
 Dont on se joue, et qui du sage
 N'auront jamais que les dédains.



Le mot du logogriphe inséré dans notre dernier numéro est DAME, dans lequel on trouve *ame*, en enlevant le *d* qui forme, pour ainsi dire, la tête du mot.